

25/1/2018

Bien cher Jean,

Sonné, je ressors sonné de la lecture de *Genèse*. Je ne sais si c'est un compliment ou une critique. Si c'est la réaction que tu cherchais à provoquer auprès de tes lecteurs, tu as réussi ton coup.

Comme je te l'avais dit, je suis très réticent devant la littérature « policière » au sens large. Je n'ai lu qu'un (un seul !) roman policier dans ma vie. Il s'agit de *Dix petits nègres*, et j'étais adolescent. J'ai un peu flirté avec G. K. Chesterton et sa série sur *Father Brown*, mais j'avoue que je le lis plus pour sa philosophie que pour ses enquêtes. Même au cinéma, ou dans les séries télévisées, les *policiers* m'ennuient. Je me dis, au bout de cinq minutes : « ils » finiront bien par retrouver le coupable.

Plus sérieusement, la traque au coupable me décourage. Elle ressemble tellement à la chasse au « bouc émissaire ». Qu'il n'y en ait pas dans ton roman ne retire rien à mon appréhension. Je comprends les tragédies et les drames où « le mort » est à la fin – imagine-t-on *Le rouge et le noir* sans le double décès de Julien Sorel et de Mme de Rênal ? Imagine-t-on le roman de Stendhal en *flashback** ? Les *policiers* commencent généralement par un mort (au moins un). C'est la loi du genre. Ensuite, on se perd dans un labyrinthe d'hypothèses, des kyrielles de fausses pistes, je soupçonne que l'auteur cherche à embrouiller les pistes pendant que l'enquêteur cherche à les débrouiller. Je me sens comme un pigeon dans un filet, et ça ne m'amuse pas. Je fais de la claustrophobie. L'embrouille est entretenue par des chapelets de conditionnels passés et des chaînes de phrases interrogatives auxquelles il ne faut surtout pas répondre...

Désolé de ne parler que de moi, mais je dois bien t'expliquer pourquoi je suis resté devant ton roman comme un poisson devant un peigne. Difficile pour moi de m'intéresser à l'intrigue – que tu as rendu touffue au possible –, ni aux personnages – aussi folkloriques soient-ils – non, je reste sur ma faim.

Évidemment, je retrouve dans ton roman le grand thème de l'absence qui occupait déjà *Le Regard*. Cette fois, ce n'est pas le désir** que le roman exprime, mais le néant, l'absolu néant, symbolisé par la disparition de Zalberstein (« Arthur, où qu' t' as mis l' corps ? »). Cette quête du néant est fascinante mais en même temps épuisante, comme un vertige : « le vide faisait office d'espace », écris-tu page 16. Je décèle aussi l'humour : « On ne saurait trop se méfier de sa propre inexistence » (page 105). Même l'ironie ne m'amuse pas.

Quant à l'argument vaguement mimétique du récit, il est un peu mince. Il y a bien une confusion des identités, un dédoublement de la personnalité – bravo pour l'invention de Z et Z' – mais quoi ensuite ? Plus philosophique, j'aime bien certains retournements, comme en miroir : « Ça arrive que les destins songent à tout recommencer » (page 79). La tournure est habile, mais encore ? Le thème du plagiat qui occupe une bonne partie du roman n'est pas du mimétisme. Ne pas confondre copie et imitation.

Reste un extraordinaire exercice de style. Peut-être est-ce là la finalité du roman ? Tu conclus, page 246 : « on aurait cru qu'Abélard repoussait le néant à la seule force du langage. » Hélas, pour moi, je ne l'ai pas cru, je n'ai pas cette force. J'ai bien aperçu le vide, j'en ai éprouvé comme un vertige, mais je n'ai pas réussi à « repousser le néant ».

Puisqu'il semble que l'écriture t'a préoccupé tout le long de « l'exercice », je reconnais que tu es capable d'une performance étonnante. En place, dès le tout début du roman, ton écriture reste cohérente jusqu'à la fin – et je me demandais comment tu allais tenir si longtemps. Chapeau. Mais là encore, j'ai autant souffert que j'ai connu le « bonheur de la lecture ». Le style que tu as adopté est proche du langage parlé. Passe pour le choix du vocabulaire qui va du sophistiqué au vulgaire. Mais le tempo général est éreintant. Je suis un auditif, quand je lis, j'entends ce que je lis dans ma tête. Les ruptures de rythme, les phrases interrompues, hachées, ébouriffées, bourrées d'inserts, donnent un tempo très saccadé, pas celui du rap, mais pas loin... Passé au « gueuloir », comment ton texte résonne-t-il ? L'expérience serait sûrement intéressante.

Page 197, tu donnes un indice : « l'officine oscillait entre samedi de Genèse et inventaire préparatoire à une veille de Jugement Dernier. » Le raccourci entre la Genèse et le Jugement Dernier est magnifique. Là se trouve sûrement la « clé » du roman. Mais sur quoi ouvre-t-elle ? Cela fait-il référence à ce que tu annonces page 4 : « vous n'iriez quand même pas vous assoupir au moment où va se résoudre l'énigme de l'univers ! » ? J'ai dû m'assoupir quelque part, et je n'ai rien résolu... Dans la confusion générale, on tombe dans l'indifférenciation : « n'importe qui pouvait être n'importe qui d'autre » (page 36) Cela ne provoque plus un vertige mais une angoisse existentielle.

Page 66, l'angoisse atteint son apogée : « Gille ne possédait ni portable ni fixe : être injoignable était, disait-il, la première des libertés... » Pour moi, c'est la dernière des fuites, un horrible prétexte, comme une lâcheté. Exister seul est impossible. Je comprends que ton héros se suicide « sans laisser de trace ». Être dans la mémoire des autres, c'est encore « appartenir ». Mais alors, pourquoi en parler ? Ton roman est-il un cri, une protestation contre la solitude ? Elle n'est pas fatale. Nous naissons multiples et *dépendants*. La dépendance*** « crée » l'amour : c'est pour cette raison qu'il est *impossible* de ne pas aimer sa mère. Quand Jacques Brel chante *Seul*, il est pathétique, mais il a tout faux. Il pleure son autonomie impossible ; c'est un romantique. Mais qui sommes-nous sans les autres ? Qui prétendons-nous être à ne pas vouloir dépendre ? En fait, la « quête du néant » est le signe d'un formidable orgueil. S'insurger contre son « incarnation », ce n'est pas la Genèse, c'est l'Apocalypse. Notre époque est fascinée par l'Apocalypse, en fait par sa propre destruction : attention aux désirs autoréalisateurs ! L'artiste peintre, la vedette de ton roman, refuse de signer ses œuvres. Mais pas le romancier, tout de même !

Problème. Nier les autres à ce point, c'est se nier soi-même. Ton roman aurait dû s'intituler *L'Abyss*.

En toute amitié.

Vive l'amitié, antidote du néant.

Joël